

entretien avec marc ferro

enseigner l'histoire nécessite une conscience des sensibilités de chaque peuple

anouk zbinden

D

Dans une même société, nous n'appréhendons pas le passé, le présent et le futur de la même façon, rappelle l'historien français Marc Ferro. Au cours d'un entretien exclusif accordé à *prismes*, il esquisse pour nous son approche de l'enseignement et décrypte les liens complexes entre mémoire et histoire.



Dans son livre « L'aveuglement, une autre histoire de notre monde », dont une réédition a été publiée en 2017, l'historien français Marc Ferro dresse un catalogue impressionnant des situations que les dirigeants, les peuples et les sociétés n'ont pas réussi à anticiper. Du haut de ses 93 ans, cet écrivain passionné livre ainsi une analyse innovante d'une kyrielle d'événements historiques, connus ou méconnus, qui aide à une meilleure clairvoyance.

Parmi les exemples de situations que les dirigeants n'ont pas su voir venir, vous citez notamment l'éveil chinois, les événements de mai 68 ou encore les attentats du 11 septembre. Faut-il donc conclure de ce manque d'anticipation répété que l'homme ne tire pas assez de leçons de l'histoire ?

Dans le cas de la Chine et d'Al-Qaïda, le phénomène qui s'est produit est le suivant : les hommes politiques, aussi bien que l'ensemble de la population, n'arrivent pas à imaginer des situations qui ne se sont jamais produites auparavant. Prenons d'abord Al-Qaïda : il était impossible pour les dirigeants d'imaginer qu'un seul homme organise une attaque d'une telle ampleur.

La même chose s'est produite avec la Chine, dont personne n'a su prévoir l'essor de l'économie, alors qu'elle ne possédait, au début du XX^e siècle, aucun centre industriel. À l'époque, l'essentiel de la vie économique chinoise était constitué de réseaux de petits ateliers et d'échoppes. On ne

Il ne faut pas croire qu'il y ait toujours un héritage d'une génération à l'autre. Dans beaucoup de familles, les jeunes ne savent pas grand-chose de la vie de leurs parents ou de leurs grands-parents.

pouvait alors pas imaginer qu'un tel entrelacs de petites boutiques puisse, en quelques années, donner naissance à une industrie qui allait atteindre presque la moitié de celle des États-Unis.

Nous sommes donc habitués à ce que les institutions existantes agissent, et non de nouveaux systèmes ou de nouvelles structures.

En mai 1968, la situation presque révolutionnaire qui s'est mise en place en France ne venait pas des partis politiques, des associations, des religions ou des syndicats, mais des jeunes, qui n'avaient jamais existé en tant que tels comme force historique. Même le général de Gaulle, qui avait réussi à anticiper énormément d'événements, a été pris au dépourvu par l'apparition de ce mouvement. « Mais qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? », demandait-il alors à propos des jeunes. Il était aveuglé et ne pouvait pas concevoir qu'un groupe d'étudiants puisse générer un tel mouvement. Un événement historique peut



entretien avec marc ferro
enseigner l'histoire
nécessite une conscience
des sensibilités de chaque
peuple

donc naître de sources qui n'étaient pas identifiées jusqu'alors. Nous ne sommes jamais assez attentifs aux forces qui surgissent dans les sociétés et qui étaient auparavant invisibles. Une meilleure connaissance de l'histoire peut ainsi venir du souvenir de ces trois faits-là.

Les nouvelles générations d'élèves, qui n'ont plus nécessairement de parents ou de grands-parents qui ont vécu des événements historiques ayant marqué notre époque (la Première Guerre mondiale ou la Shoah, par exemple), n'ont plus de liens affectifs directs avec ces temps forts de notre monde, qui le structurent pourtant encore dans une certaine mesure. Quelle stratégie l'enseignant d'histoire peut-il utiliser pour réduire l'espace émotionnel qui sépare ses élèves de ces événements ?

Il ne faut pas croire qu'il y ait toujours un héritage d'une génération à l'autre. Il y a beaucoup de familles dans lesquelles les jeunes ne savent pas grand-chose de la vie de leurs parents ou de leurs grands-parents.

Par exemple, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, quand sont revenus en Occident les quelques centaines de milliers de Juifs qui avaient survécu aux camps d'extermination, des études ont montré qu'une fois devenus parents, nombre de ces victimes n'ont jamais parlé à leurs enfants des drames qu'elles avaient vécus. Parler aurait signifié pour elles se replonger dans le malheur.

À l'inverse, d'autres peuples ne vivent que dans le souvenir des drames qu'ont connus leurs ancêtres. Les Arméniens, depuis le génocide qu'ils ont subi en 1915, ne vivent que dans l'idée que les Turcs ne l'ont jamais reconnu, qu'ils ne se sont jamais excusés. Cinquante ans plus tard, ils ont

donc lancé des bombes pour rappeler au monde entier qu'ils avaient été les victimes de l'histoire. Le ressentiment rend permanents les drames connus dans le passé. À ce jour, les Chinois n'ont jamais oublié les massacres commis par les Japonais à Nankin en 1938, de la même manière que les Coréens n'ont jamais pardonné aux Japonais de s'être servis de leurs femmes comme esclaves sexuelles et d'en avoir fait cadeau aux Américains en 1945, une fois la paix signée.

Professeur en Algérie, de 1948 à 1956, j'avais noté alors que trois sociétés vivaient les unes à côté des autres dans un climat d'hostilité : il y avait les Arabes, les Européens et les Juifs, qui étaient des Berbères convertis, devenus citoyens français.

Les Arabes vivaient dans le futur : ils se demandaient quand ils deviendraient des citoyens français à part entière ou quand l'Algérie deviendrait indépendante. Les Français d'Algérie vivaient, quant à eux, dans le présent et souhaitaient que rien ne change. De leur côté, les Juifs rejetaient le passé car ils avaient vécu dans des ghettos et souhaitaient ne pas s'en souvenir et se concentrer sur le présent qui faisait d'eux des citoyens français à part entière.

Si je donne ces exemples, c'est pour illustrer le fait que dans une même société, nous n'appréhendons pas le passé, le présent et le futur de la même façon ; nous n'avons pas la même conscience de l'histoire. C'est pourquoi



Si l'on évite de parler des questions qui fâchent, l'histoire se retrouve désossée et il ne subsiste que les dates, les anecdotes et les statistiques.

L'enseignant doit réussir à relater les événements avec habileté, sans choquer les différentes sensibilités présentes dans une classe. L'histoire peut servir, mais seulement si on l'enseigne en connaissant les sensibilités de chaque groupe social et de chaque nation.

Si l'on évite de parler des questions qui fâchent, l'histoire se retrouve désossée et il ne subsiste que les dates, les anecdotes et les statistiques. Or, si l'on se contente d'expliquer que l'on cultivait plus de blé en 1932 qu'en 1935, l'histoire n'a plus d'intérêt. Il est donc essentiel d'établir une confiance propice à la discussion afin de pouvoir aborder tous les sujets, tout en prenant garde à la relativité de nos jugements.

Dans votre livre, vous montrez que l'aveuglement naît parfois aussi de la mémoire que les sociétés ont de leur propre histoire et qu'il arrive que « l'enseignement nourrisse de stéréotypes l'image que chacun se fait de son propre pays ». Comment éviter cet écueil ?

C'est le rôle de l'enseignement de détruire les stéréotypes et de montrer que les affirmations historiques de certains groupes sont fausses. Tantôt par inadvertance, tantôt par omission, tantôt par passion : ces erreurs historiques ne sont pas toutes commises pour les mêmes raisons. L'enseignant doit savoir les distinguer pour pouvoir les expliquer.

Lorsque j'exerçais ce métier, je faisais personnellement des récits très courts, qui visaient à poser des problèmes et qui appelaient beaucoup de questions. Des questions qui aidaient à raisonner. Par exemple : « Pourquoi le Nord de la France s'est-il industrialisé et pas le Sud ? Et pourquoi, aujourd'hui, c'est justement cette région qui se désindustrialise au contraire de l'Ouest qui connaît le destin inverse ? » Et non : « Quelle est la date de la mort de Charlemagne ? »

Cela dit en passant, si la date de la mort de cet homme importe peu, Charlemagne est un homme très intéressant à étudier historiquement, puisque tout ce qui a été dit sur lui est faux. Il

n'était pas instruit et ne construisait aucune école. Il n'avait pas de barbe et, alors qu'on le disait généreux, il fit tuer des Saxons, enfin bref, tout est faux !

Vous écrivez, dans votre livre, que l'histoire a manqué d'être submergée par la mémoire. Que voulez-vous dire ? Quelles relations entretiennent, selon vous, mémoire et histoire ?

Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la mémoire des gens n'intervenait pour construire l'histoire qu'à titre de témoignage, comme une source parmi d'autres. Mais il s'est trouvé qu'en URSS, l'histoire avait été intégralement captée par le parti communiste. Lorsque se produisit la Perestroïka, on entendit enfin pleinement la voix de ceux qui avaient vécu la réalité du Goulag et qui racontaient une vérité effaçant d'un coup tout ce qui avait été dit par les historiens russes sur la période. La mémoire du vécu venait d'anéantir l'histoire telle qu'elle avait été racontée.

En France, après la Deuxième Guerre mondiale, la même situation s'est produite. En effet, dans la mesure où notre histoire – en France, mais dans d'autres pays également – est une histoire divisée entre la gauche et la droite, les catholiques et les laïques, les révolutionnaires et les traditionalistes, qui défendent tous une idéologie englobant l'histoire qu'ils racontent, la mémoire est apparue comme quelque chose de pur, qui était partiel, mais que l'on ne pouvait contester. Lorsqu'un déporté racontait ce qu'il avait vécu et qu'il était contredit par un historien, ce dernier était hué, car son histoire était perçue comme fabriquée : ce n'était pas une vérité vécue. La mémoire a donc peu à peu étouffé l'analyse historique. Pas complètement, évidemment, puisque certains historiens arrivent à dépasser cette contradiction. Mais cette tendance est tout de même majoritaire.

Les historiens, comme les hommes politiques, obéissent à une idéologie sans chercher à dire la vérité. C'est pour cela que j'ai réagi en devenant, non pas un historien académique, mais un historien des Annales, qui cherche à établir la vérité plus qu'à prendre parti. /

Une carrière guidée par la passion de l'histoire

Marc Ferro est un historien français spécialiste de la Russie, de l'URSS et de l'histoire du cinéma. Durant sa carrière, il a notamment occupé le poste de Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il a été codirecteur de la revue historique *Les Annales* et a enseigné pendant 8 ans à Oran, en Algérie. Il a également animé pendant douze ans l'émission *Histoire parallèle* sur Arte. De nombreuses récompenses lui ont été décernées au cours de sa carrière, telles que, pour n'en citer que quelques-unes : les Palmes académiques, le titre de Chevalier des Arts et des Lettres et celui de Docteur honoris causa de l'Université de Moscou.